

NOUS
QUI N'ÉTIONS RIEN

MADELEINE THIEN

NOUS
QUI N'ÉTIONS RIEN

roman

Traduit de l'anglais (Canada) par
CATHERINE LEROUX

PHÉBUS
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Titre original:
Do Not Say We Have Nothing

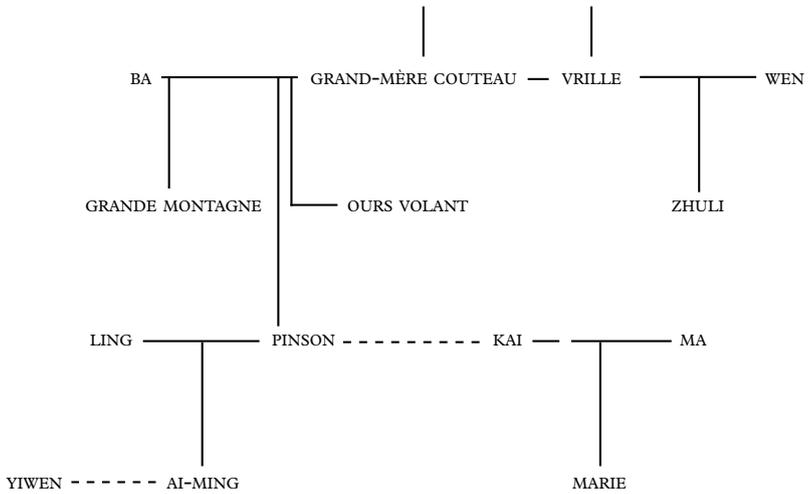
© Madeleine Thien, 2016
Tous droits réservés.

© Éditions Alto pour la traduction française, 2018

ISBN: 978-2-7529-1151-3

Pour ma mère, mon père, Katherine et Razvi

ARBRE GÉNÉALOGIQUE



PARTIE I

*Je m'interroge: notre vie d'homme
compte mille chemins merveilleux, mais
combien en empruntons-nous ?*

ZHANG WEI,
Le vieux bateau

*De toutes les scènes qui couvraient les
parois des grottes, les plus riches et les
plus complexes décrivaient le paradis.*

COLIN THUBRON,
L'ombre de la route de la Soie

En un an, mon père nous a quittées deux fois. La première pour mettre fin à son mariage, la seconde en s'enlevant la vie. Cette année-là, en 1989, ma mère est allée à Hong Kong pour enterrer mon père dans un cimetière près de la frontière chinoise. Puis, effondrée, elle s'est empressée de rentrer à Vancouver, où j'étais restée seule. J'avais dix ans.

Voici ce dont je me souviens :

Mon père a un visage beau et sans âge ; c'est un homme bon mais mélancolique. Il porte des lunettes à monture invisible ; ses verres semblent flotter devant lui comme de très fins rideaux. Ses yeux, brun foncé, sont prudents et incertains ; il n'a que trente-neuf ans. Mon père s'appelle Jiang Kai et il est né dans un petit village en bordure de Changsha. Plus tard, quand j'ai su qu'il avait été un pianiste célèbre en Chine, j'ai pensé à la manière dont ses doigts tapotaient la table de cuisine et parcouraient les comptoirs et les doux bras de ma mère jusqu'au bout de ses mains, ce qui la rendait folle de rage, et moi, de joie. C'est lui qui m'a donné mon nom chinois, Jian Li-ling, et mon nom anglais, Marie Jiang. Je n'étais qu'une enfant quand il est mort, et les rares souvenirs que je possédais, si fragmentaires et imprécis fussent-ils, étaient tout ce que j'avais de lui. Je ne m'en suis jamais déparée.

Pendant ma vingtaine, au cours des années difficiles qui ont suivi la mort de ma mère, j'ai consacré ma vie à l'observation des nombres, aux conjectures, à la logique et aux preuves, les

outils dont nous, mathématiciens, disposons pour interpréter mais aussi décrire le monde. Depuis dix ans, je suis professeure à l'université Simon Fraser, au Canada. Les nombres m'ont permis d'aller et venir entre l'incroyablement grand et le magnifiquement petit, de mener une existence loin de mes parents, de leurs histoires et rêves insatisfaits ainsi que des miens – c'est du moins ce que je croyais alors.

Il y a quelques années, en 2010, je marchais dans le quartier chinois de Vancouver lorsque je suis passée devant une boutique où on vendait des DVD. Je me souviens qu'il tombait des cordes et que les trottoirs étaient déserts. De la musique de concert s'échappait de deux énormes haut-parleurs devant le commerce. Je connaissais la musique, la *Sonate pour piano et violon n° 4* de Bach. Elle m'a happée avec la même fermeté que si quelqu'un m'avait tirée par la main. Le contrepoint, qui retenait ensemble le compositeur, les musiciens et même le silence, la musique, avec ses vagues tourbillonnantes de douleur et d'extase, tout était exactement comme dans mon souvenir.

Étourdie, je me suis appuyée contre la vitre.

Puis, soudain, j'étais en voiture avec mon père. J'entendais les flaques d'eau gicler contre les pneus et mon père fredonner. Il était tellement vivant, tellement aimé que son incompréhensible suicide m'a dévastée une fois de plus. À ce moment, mon père était mort depuis deux décennies, et jamais un souvenir d'une telle pureté ne m'était venu. J'avais trente et un ans.

Je suis entrée dans la boutique. Le pianiste, Glenn Gould, est apparu sur un écran plat : lui et Yehudi Menuhin interprétaient la sonate de Bach que j'avais reconnue. Vêtu d'un habit sombre, Glenn Gould était penché sur le piano ; les motifs qu'il entendait dépassaient largement les limites de la perception du commun des mortels, et il m'était... si familier, comme une langue, un monde entier que j'aurais oubliés.

En 1989, pour ma mère et moi, la vie était devenue une série de routines nécessaires : le travail et l'école, la télévision, les repas, le sommeil. Le premier départ de mon père était survenu alors que des événements historiques avaient lieu en

Chine, événements que ma mère suivait de manière obsessionnelle sur CNN. Je lui demandais qui étaient ces manifestants, et elle répondait que c'étaient des étudiants et des gens ordinaires. Je lui demandais si mon père était là et elle disait : « Non, c'est la place Tian'anmen, à Pékin. » Les manifestations, qui avaient attiré plus d'un million de citoyens chinois dans les rues, avaient commencé en avril, alors que mon père vivait encore avec nous, et elles s'étaient poursuivies après sa disparition à Hong Kong. Puis, le 4 juin et pendant les jours qui ont suivi le massacre, ma mère a pleuré. Je la regardais, soir après soir. Ba avait fui la Chine en 1978 et il n'avait pas le droit d'y retourner. Mais mon incompréhension se rattachait aux choses que je pouvais voir : ces images chaotiques et effrayantes de gens et de tanks, et ma mère devant l'écran.

Cet été-là, comme dans un rêve, j'ai continué mes leçons de calligraphie au centre culturel local. Avec un pinceau et de l'encre, je recopiais de la poésie chinoise, un vers après l'autre. Mais les mots que je savais reconnaître – *grand, petit, fille, lune, ciel* (大, 小, 女, 月, 天) – étaient rares. Mon père parlait le mandarin et ma mère, le cantonais, mais je ne maîtrisais que l'anglais. Au départ, le casse-tête de la langue chinoise m'était apparu comme un jeu, un plaisir, mais mon incapacité à comprendre avait commencé à me déranger. Encore et encore, je traçais des caractères que je n'arrivais pas à déchiffrer ; je les dessinais de plus en plus gros, jusqu'à ce que l'excédent d'encre traverse le fin papier et le déchire. Je m'en fichais. J'ai cessé d'y aller.

En octobre, deux policiers se sont présentés à notre porte. Ils ont informé ma mère que Ba était mort, et que le bureau du coroner de Hong Kong s'occuperait du dossier. Ils ont dit que sa mort était un suicide. Alors le silence (*qu*) est devenu une personne à part entière, une personne qui vivait dans notre maison. Il dormait dans le placard avec les chemises, pantalons et chaussures de mon père, et protégeait ses partitions de Beethoven, Prokofiev et Chostakovitch, ses chapeaux, son fauteuil et sa tasse spéciale. Le silence (闕) s'installait dans nos esprits et s'agitait comme un océan à l'intérieur de ma mère

et moi. Cet hiver-là, Vancouver était encore plus gris et humide que d'habitude, comme si la pluie était un tricot épais que nous ne pouvions enlever. Je m'endormais convaincue qu'au matin Ba viendrait me réveiller comme il l'avait toujours fait, sa voix me tirant de mon sommeil. Puis cette illusion s'est remplie d'absence, me faisant souffrir plus que tout ce qui était arrivé.

Les semaines ont passé, et 1989 a fondu dans 1990. Ma et moi dînions sur le canapé tous les soirs parce qu'il n'y avait pas de place sur la table. Les documents officiels de mon père – certificats de toutes sortes, déclarations de revenus – avaient déjà été classés, mais le fourbi persistait. Au fur et à mesure que Ma approfondissait sa fouille de l'appartement, d'autres bouts de papier faisaient surface : des partitions, quelques lettres que mon père avait écrites sans les poster (*Pinson, je ne sais pas si cette lettre te parviendra, mais...*) et encore d'autres carnets. En regardant ces objets s'accumuler, je me disais que ma mère s'attendait à ce que Ba se réincarne en feuille de papier. Ou peut-être qu'elle croyait, comme les anciens, que les mots inscrits sur une page étaient des talismans capables de nous protéger.

Presque chaque soir, Ma s'asseyait parmi eux, toujours dans ses vêtements de bureau.

Je m'efforçais de ne pas la déranger. Je restais dans le salon adjacent et j'entendais, de temps en temps, le bruit presque imperceptible des pages qu'elle tournait.

Le *qù* de sa respiration.

La pluie qui explosait et fouettait les fenêtres.

Nous étions suspendues dans le temps.

Encore et encore, le bus électrique numéro 29 passait avec un bruit de ferraille.

Je fantasmais des conversations. J'essayais d'imaginer Ba renaissant dans l'autre monde, s'achetant un nouveau journal intime, utilisant une autre devise et glissant la monnaie dans la poche d'un manteau neuf, un léger manteau de plumes, ou peut-être une cape en laine de chameau, un vêtement assez résistant pour le paradis et l'enfer.

Pendant ce temps, ma mère se changeait les idées en

essayant de retrouver la trace des membres de la famille de mon père, où qu'ils fussent, pour leur dire que le fils, le frère ou l'oncle qu'ils avaient perdu de vue n'était plus de ce monde. Elle s'est mise à chercher le père adoptif de Ba, un homme qui vivait jadis à Shanghai, connu comme «le Professeur». Il était le seul parent que Ba ait jamais évoqué. La recherche d'informations était lente et laborieuse : les courriels et Internet n'existaient pas à l'époque. Il était donc facile pour Ma d'envoyer une lettre, mais difficile d'obtenir une vraie réponse. Mon père avait quitté la Chine longtemps auparavant, et si le Professeur avait été encore vivant, il aurait été prodigieusement vieux.

Le Pékin de la télévision, avec ses funérailles et ses familles explorées, avec ses tanks postés aux intersections, hérissés de fusils, était à des lustres du Pékin que mon père avait connu. Mais je me dis parfois qu'il n'était pas si différent, après tout.

Quelques mois plus tard, en mars 1990, ma mère m'a montré le *Livre des traces*. Elle était assise à la table ce soir-là, à sa place habituelle, et elle lisait. Dans sa main, le carnet long et étroit avait les proportions d'une porte miniature. Sa reliure en ficelle de coton noisette était lâche.

L'heure de mon coucher était passée depuis longtemps quand soudain Ma m'a remarquée.

– Mais qu'est-ce qui t'arrive ?

Déroutée par sa propre question, elle a ajouté :

– As-tu fini tes devoirs ? Quelle heure est-il ?

J'avais fini depuis longtemps et j'étais en train de regarder un film d'horreur dont j'avais coupé le son. Je m'en souviens encore : un homme venait d'être tué avec un pic à glace.

– Il est minuit, ai-je dit, troublée par la victime qui paraissait aussi molle que de la pâte.

Ma mère m'a tendu la main et je l'ai rejointe. Elle a refermé son bras autour de ma taille et l'a serrée.

– Tu veux voir ce que je lis ?

Je me suis penchée sur le carnet, j'ai scruté l'assemblage de mots. Les signes chinois descendaient sur la page comme des traces d'animal dans la neige.

– C'est une histoire, a dit Ma.

– Oh. Quel genre d'histoire ?

– Je crois que c'est un roman. Il y a un aventurier nommé Da-wei qui s'embarque pour l'Amérique, et une héroïne appelée Quatre-Mai qui traverse le désert de Gobi à pied.

J'ai regardé plus attentivement, mais les mots demeuraient illisibles.

– Il fut un temps où les gens recopiaient des livres entiers à la main, m'a expliqué Ma. Les Russes appelaient ça *samizdat*, et les Chinois appelaient ça... en fait, je ne crois pas que nous avons un nom pour ça. Regarde comme ce carnet est sale, il y a même des brins d'herbe dessus. Dieu sait combien de gens l'ont trimballé un peu partout... Il a plusieurs dizaines d'années de plus que toi, Li-ling.

Tout est plus vieux que moi, ai-je pensé. Je lui ai demandé si c'était Ba qui l'avait recopié.

Ma mère a secoué la tête en disant que la calligraphie était belle, l'œuvre d'un grand artiste, alors que l'écriture de mon père était passable.

– Ce carnet est un chapitre appartenant à quelque chose de plus long. Ici, ça dit : numéro 17. On ne mentionne pas qui est l'auteur, mais regarde, il y a un titre, là, le *Livre des traces*.

Elle a reposé le calepin. Sur la table, les papiers de mon père ressemblaient à de l'écume surgissant à la crête d'une vague prête à exploser sur le tapis. Tout notre courrier s'y trouvait aussi. Après le Nouvel An, Ma avait commencé à recevoir des lettres de Pékin, des condoléances de musiciens de l'Orchestre philharmonique central qui venaient d'apprendre la mort de mon père. Ma lisait ces lettres avec un dictionnaire sous la main car elles étaient rédigées en chinois simplifié, qu'elle n'avait jamais appris. Éduquée à Hong Kong, ma mère avait étudié les sinogrammes traditionnels. Mais sur le continent, dans les années cinquante, de nouveaux caractères plus simples étaient devenus la norme de la Chine communiste. Des milliers de mots avaient changé. Par exemple, *écrire* (*xiě*) était passé de 寫 à 写, et le verbe *savoir* (*shí*), de 識 à 识. Même *Parti communiste* (*gòng chǎn dǎng*) était passé de 共產黨 à

共产党. Parfois, Ma parvenait à discerner l'ancienne forme du mot; d'autres fois, elle devinait le sens. Elle disait que c'était comme lire une lettre venue du futur, ou parler à quelqu'un qui lui aurait tourné le dos. Tout cela était compliqué par le fait qu'elle ne lisait plus souvent en chinois, et exprimait la plupart de ses pensées en anglais. Elle n'aimait pas que je parle cantonais. Elle me disait: «Ton accent est complètement déformé.»

– Il fait froid, ai-je chuchoté. Mettons nos pyjamas et allons nous coucher.

Ma fixait le carnet, m'écoutant à peine.

– Mère va être fatiguée demain matin, ai-je insisté. Mère va reporter la sonnerie du réveil vingt fois.

Elle a souri mais, derrière ses lunettes, son regard s'est focalisé sur quelque chose.

– Au lit, a-t-elle dit. N'attends pas Mère.

J'ai embrassé sa joue si douce.

– Qu'est-ce qu'un bouddhiste dit à un marchand de sandwiches? a-t-elle demandé.

– Quoi?

– Pourriez-vous m'en faire un avec tout?

J'ai ri, gémi et ri de nouveau, puis frissonné en repensant à la victime à la télé, à sa peau pâteuse. Avec un sourire, elle m'a poussée fermement vers ma chambre.

Dans mon lit, je me suis mise à méditer sur certains faits.

D'abord, au sein de ma classe de cinquième, j'étais une personne complètement différente. J'étais tellement aimable et épanouie, tellement performante que je me demandais si mon cerveau et mon âme n'étaient pas en train de se dissocier.

Deuxièmement, dans les pays pauvres, les gens comme Ma et moi étaient moins seuls. À la télévision, les pays pauvres apparaissaient comme des endroits bondés, des ascenseurs surchargés qui tentaient de s'élever vers le ciel. Les gens dormaient à six dans un lit, douze dans la même chambre. Là, on pouvait toujours énoncer ses pensées à voix haute, certain que quelqu'un entendrait, volontairement ou pas. En fait, on

pouvait sans doute punir quelqu'un en le retirant de sa famille et de son cercle d'amis, en l'isolant dans un pays froid et en le détruisant à coups de solitude.

Troisièmement, et ceci était un fait et non une question : pourquoi notre amour avait-il si peu compté pour Ba ?

J'avais dû m'endormir, car je me suis éveillée en sursaut pour apercevoir Ma penchée sur moi. Elle m'essuyait le visage de ses doigts. Je ne pleurais jamais le jour, seulement la nuit.

– Ne te mets pas dans cet état, Li-ling.

Elle marmonnait toutes sortes de choses.

– Si tu es enfermée dans une pièce et que personne ne vient te sauver, que fais-tu ? Tu frappes sur les murs, tu casses les fenêtres. Tu dois grimper, sortir de là et te sauver. Il est évident que pleurer n'a jamais aidé qui que ce soit à vivre, Li-ling.

– Je m'appelle Marie, ai-je crié. Marie !

Elle a souri.

– Qui es-tu ?

– Je suis Li-ling !

– Tu es Fille.

C'était le surnom que me donnait mon père, parce que 女 englobait les deux sens du mot *filles* : « enfant de sexe féminin » et « descendante ». Il disait à la blague que, là d'où il venait, les pauvres ne se donnaient pas la peine de baptiser leurs filles. Ma lui frappait alors l'épaule et répliquait en cantonais : « Ne lui bourre pas le crâne de foutaises. »

Protégée par son étreinte, je me suis à nouveau coulée vers le sommeil.

Plus tard, j'ai été réveillée par Ma qui baragouinait des pensées sans queue ni tête. Elle gloussait. Ces matins d'hiver étaient vides de toute lumière, mais le rire inattendu de Ma a fendu la pièce comme le bourdonnement du radiateur électrique. Sa peau sentait les oreillers propres, l'osmanthus sucré de sa pommade.

J'ai chuchoté son nom, et elle a marmotté :

– Hé.

Puis :

– Hé hé.

– Est-ce que tu marches sur la terre ou sur la mer? ai-je demandé.

– *Il est là*, a-t-elle répondu très distinctement.

– Qui?

Je tentais de percer l'obscurité de la pièce. Je croyais vraiment qu'il était là.

– Homme adoptif. Ce hmmm. Ce... *Professeur*.

J'ai attrapé ses doigts. De l'autre côté du rideau, le ciel changeait de couleur. Je voulais la suivre dans le passé de mon père, mais je n'avais pas confiance. Les gens suivaient parfois des illusions; ils pouvaient entrevoir quelque chose de si envoûtant qu'ils négligeaient de faire demi-tour. Je craignais que, comme mon père, elle oublie pourquoi elle devait revenir.

La vie extérieure – le début de la nouvelle année scolaire, la régularité des examens, les joies du camp mathématique – suivait son cours comme si elle était éternelle, propulsée par le monde circulaire des saisons. Les manteaux d'été et d'hiver de mon père attendaient toujours près de la porte, sous ses chapeaux, au-dessus de ses chaussures.

Au début du mois de décembre, une épaisse enveloppe nous est parvenue de Shanghai et Ma s'est une fois de plus installée avec son dictionnaire. Il s'agit d'un petit format extrêmement épais à couverture cartonnée verte et blanche. Les pages, quand je les tourne, sont diaphanes et ne pèsent rien. Ici et là, je trouve une tache de gras ou un cerne de café, la tasse de ma mère ou peut-être la mienne. Chaque mot est classé selon sa racine, également appelée radical. Par exemple, 門 signifie «portail», mais c'est aussi un radical, c'est-à-dire un élément de base pour construire d'autres mots et concepts. Si la lumière, ou le soleil 日 brille à travers le portail, on obtient l'espace 間. S'il y a un cheval 馬 dedans, c'est une embuscade 闖, et s'il y a une bouche 口 au centre du portail, on a une question 問. S'il y a un œil 目 et un chien 犬, on obtient le silence 闕.

La lettre de Shanghai faisait trente pages et était rédigée en pattes de mouche; après quelques minutes, je me suis fatiguée de regarder ma mère s'échiner dessus. Je suis allée dans la

pièce du devant et j'ai observé les voisins. De l'autre côté de la cour, j'ai vu un misérable arbre de Noël. On aurait dit que quelqu'un avait essayé de l'étrangler avec une guirlande.

La pluie fouettait et le vent sifflait. J'ai servi un verre de lait de poule à ma mère.

– C'est une belle lettre ?

Ma a déposé les feuilles. Ses paupières avaient l'air enflées.

– Ce n'est pas ce à quoi je m'attendais.

J'ai passé le doigt sur l'enveloppe et commencé à décrypter le nom sur l'adresse de retour. Il m'a étonnée.

– Une femme ? ai-je demandé, subitement inquiète.

Ma mère a acquiescé.

– Elle nous demande quelque chose, a dit Ma en m'enlevant l'enveloppe pour la fourrer sous la paperasse.

Je me suis rapprochée d'elle, comme si elle était un vase sur le point de tomber de la table, mais ses yeux bouffis exprimaient une émotion inattendue. Le réconfort ? Ou peut-être, à ma grande surprise, la joie.

– Elle nous demande un service, a-t-elle poursuivi.

– Tu veux bien me lire la lettre ?

Elle s'est pincé l'arête du nez.

– C'est très long. Elle dit qu'elle n'a pas vu ton père depuis des années. Mais qu'à l'époque ils étaient comme une famille.

Elle avait hésité sur le mot *famille*.

– Elle dit que son mari était le professeur de composition de ton père, au conservatoire de musique de Shanghai. Mais ils s'étaient perdus de vue. Pendant les années difficiles.

– Quelles années difficiles ?

Je commençais à soupçonner que ce service impliquerait des dollars américains ou un nouveau réfrigérateur, et craignais qu'on profite de Ma.

– Avant ta naissance. Dans les années soixante. À l'époque où ton père était étudiant en musique.

Ma a baissé les yeux, insondable.

– Elle dit que ton père les a contactés l'an dernier. Ba lui a écrit de Hong Kong quelques jours avant de mourir.

Une foule de questions montaient en moi. Je savais qu'il ne

fallait pas l'embêter, mais je voulais comprendre, aussi ai-je fini par dire :

– C'est qui ? Comment s'appelle-t-elle ?

– Son nom de famille est Deng.

– Mais son prénom ?

Ma a ouvert la bouche, mais aucun son n'en est sorti. Enfin, elle m'a regardée droit dans les yeux en me le révélant :

– Son prénom est Li-ling.

Elle avait le même nom que moi, sauf qu'il était écrit en chinois simplifié. J'ai tendu la main vers la lettre. Fermeement, Ma a posé la sienne dessus. Anticipant ma question suivante, elle l'a devancée :

– Ces trente pages concernent le présent, pas le passé. La fille de Deng Li-ling est arrivée à Toronto, mais elle ne peut pas utiliser son passeport. Elle n'a nulle part où aller, elle a besoin de notre aide. Sa fille...

Prestement, Ma a glissé la lettre dans l'enveloppe.

– Sa fille va venir vivre avec nous pendant un certain temps. Tu comprends ? Cette lettre concerne le présent.

Je me sentais toute de travers, à l'envers. Pourquoi une étrangère viendrait-elle vivre avec nous ?

– Sa fille s'appelle Ai-ming, a dit Ma pour me ramener. Je vais lui téléphoner tout de suite et organiser son arrivée.

– Est-ce que nous sommes du même âge ?

Perplexe, Ma a répondu :

– Non, elle doit bien avoir dix-neuf ans, elle est étudiante. Deng Li-ling dit que sa fille... elle dit qu'Ai-ming a eu des ennuis à Pékin pendant les manifestations de la place Tian'anmen. Elle s'est enfuie.

– Quelle sorte d'ennuis ?

– Ça suffit, a tranché ma mère. Tu sais tout ce que tu as à savoir.

– Non ! J'ai besoin d'en savoir plus.

Exaspérée, Ma a refermé le dictionnaire d'un geste brusque.

– Qui t'a élevée ? Tu es trop jeune pour être aussi curieuse !

– Mais...

– *Ça suffit.*

Ma a attendu que je sois au lit pour faire son appel. Elle parlait dans sa langue maternelle, le cantonais, avec de brèves interjections en mandarin, et même à travers la porte close, je percevais ses hésitations sur les tons qui ne lui avaient jamais été naturels. Je l'entendais demander :

– Il fait très froid, là où tu es ?

Puis :

– Le billet de train t'attendra à...

J'ai retiré mes lunettes et examiné la fenêtre floue. La pluie ressemblait à de la neige. La voix de Ma me paraissait étrangère.

Après un long silence, j'ai raccroché mes lunettes à mes oreilles, quitté mon lit et ma chambre. Ma avait une pile de factures devant elle et un stylo à la main, comme si elle attendait une dictée.

– Où sont tes chaussons ? a-t-elle dit en me voyant.

Je lui ai répondu que je l'ignorais.

Elle a alors explosé :

– Va te coucher, Fille ! Pourquoi tu ne comprends pas ? Je veux juste la paix ! Tu ne me laisses jamais tranquille, tu me regardes toujours comme si tu pensais que j'allais...

Elle a plaqué le crayon sur la table. Un morceau s'en est détaché et a volé au plancher.

– Tu penses que je vais partir ? Tu crois que je suis aussi égoïste que lui ? Que je pourrais t'abandonner, te faire souffrir comme il l'a fait ?

Il y a eu une longue et violente explosion en cantonais, puis :

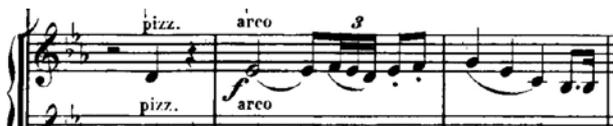
– Va donc te coucher !

Elle paraissait si vieillie, si fragile, assise là avec son vieux dictionnaire trop lourd.

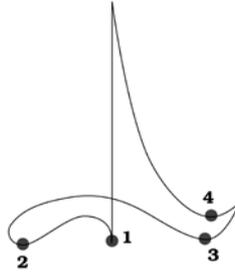
J'ai filé aux toilettes, claqué la porte, avant de la rouvrir pour la claquer encore plus fort, puis j'ai fondu en larmes. J'ai commencé à me faire couler un bain tout en réalisant qu'en fait je voulais vraiment aller au lit. Mes sanglots se sont transformés en hoquets et, quand les hoquets se sont enfin arrêtés,

je n'ai entendu rien d'autre que l'eau qui jaillissait. Juchée sur le bord de la baignoire, j'observais mes pieds se distordre sous la surface. Je me suis immergée, mes jambes pâles se sont repliées.

Ba est revenu dans ma mémoire. Il enfonçait une cassette dans le lecteur de la voiture, me demandait de baisser les vitres, et nous planions dans Main Street, suivions le Great Northern Way en faisant tonner le concerto « Empereur » de Beethoven, interprété par Glenn Gould et dirigé par Leopold Stokowski. Les notes culbutaient, cascadaient vers le bas puis vers le haut, à l'infini, et mon père jouait les chefs d'orchestre avec sa main droite tout en conduisant de la gauche. J'entendais son fredonnement mélodique et percutant, DA! DA-di-di-di DA!



Da, da, da! J'avais la sensation, pendant que nous paradiions triomphalement à travers Vancouver, que le premier mouvement était créé non pas par Beethoven, mais par mon père. Sa main décrivait la forme de la mesure 4/4, l'excitation du suspense entre le quatrième temps et le premier, et je me demandais ce que cela signifiait qu'un homme qui avait été célèbre, qui avait joué à Pékin pour nul autre que Mao Zedong, n'ait même pas de piano chez lui. Qu'il gagne sa vie en travaillant dans une boutique. En fait, malgré mes supplications, mon père avait toujours refusé que je suive des cours de violon. Pourtant, nous parcourions la ville dans l'étreinte de cette musique victorieuse, de sorte que le passé, celui de Beethoven et celui de mon père, ne mourait jamais; il retentissait sous le pare-brise puis s'élevait pour nous envelopper, comme le soleil.

*Mesure 4/4*

La Buick n'existait plus ; Ma l'avait vendue. Ma mère avait toujours été la plus coriace, comme le cactus du salon, seule plante ayant survécu au départ de Ba. Pour vivre, mon père avait besoin de plus. L'eau du bain coulait toujours sur moi. Honteuse de ce gaspillage, j'ai fermé le robinet d'une main ferme. Mon père m'avait un jour dit que la musique était pleine de silences. Il ne m'avait rien laissé, ni lettre ni message. Pas un mot.

Ma a frappé à la porte.

– Marie.

Elle a tourné la poignée, mais c'était verrouillé.

– Tout va bien, Li-ling ?

Un long moment a passé.

La vérité était que j'aimais plus mon père que ma mère. Ce constat m'est venu en même temps que la certitude qu'il souffrait énormément, et que jamais ma mère ne m'abandonnerait, jamais. Elle l'avait aimé, elle aussi. En pleurant, j'ai posé les mains sur la surface de l'eau.

– Je voulais juste prendre un bain.

– Oh, a-t-elle dit.

Sa voix semblait résonner à l'intérieur de la baignoire.

– N'attrape pas froid.

Elle a de nouveau tenté d'ouvrir la porte, mais elle était toujours verrouillée.

– On va s'en tirer, a-t-elle fini par dire.

Plus que tout au monde, je voulais nous sortir de ce rêve. Au lieu de cela, j'ai rincé mes larmes, impuissante, et j'ai acquiescé.

– Je sais.

J'ai écouté s'estomper le son de ses chaussons qui s'éloignaient.

Le 16 décembre 1990, Ma est rentrée en taxi avec sa nouvelle fille, qui ne portait pas de manteau, seulement une écharpe épaisse, un pull en laine, un jean et des chaussures de toile. Je n'avais jamais rencontré une Chinoise, c'est-à-dire une fille qui, comme mon père, venait de la véritable Chine continentale. Pendues à son cou par un cordon, des mitaines grises se balançaient contre ses jambes à un rythme nerveux. Les bouts frangés de son écharpe bleue tombaient l'un devant, l'autre derrière, comme celles des universitaires. Il pleuvait dru et elle marchait tête baissée en portant une valise de taille moyenne qui avait l'air vide. Elle était pâle, et ses cheveux lançaient des reflets comme la mer.

J'ai ouvert la porte avec nonchalance et écarquillé les yeux, comme si je ne m'attendais pas à recevoir des visiteurs.

– Fille, a dit Ma, prends sa valise. Dépêche-toi.

Ai-ming est entrée et elle s'est arrêtée au bord du paillason. Quand j'ai voulu prendre sa valise, ma main a involontairement effleuré la sienne, mais elle n'a eu aucun mouvement de recul, tendant plutôt son autre main pour en couvrir la mienne, tout doucement. Elle me regardait avec tant de franchise et de curiosité que, par timidité, j'ai fermé les yeux.

– Ai-ming, disait Ma, permets-moi de te présenter ma Fille.

J'ai retiré ma main et rouvert les yeux.

Ma a enlevé son manteau et jeté un œil sur moi, puis sur la pièce. Le canapé marron, avec ses trois rayures brun clair, avait connu des jours meilleurs, mais je l'avais rajeuni avec tous les coussins fleuris et les peluches que j'avais sur mon lit. J'avais aussi allumé la télévision pour donner à la pièce un air animé. Ma m'a adressé un vigoureux signe de tête.

– Fille, dis bonjour à ta tante.

– En fait, tu peux m'appeler Ai-ming. S'il te plaît. Vraiment, je, euh, je préfère.

– *Hello*, ai-je déclaré pour leur clouer le bec.

Comme je le soupçonnais, la valise était très légère. J'ai tendu ma main libre pour prendre le manteau d'Ai-ming, me rappelant trop tard qu'elle n'en avait pas. Mon bras oscillait en l'air comme un point d'interrogation. Elle a attrapé ma main et l'a serrée fermement.

Il y avait une question dans ses yeux. Ses cheveux, relevés d'un côté, tombaient librement de l'autre, de sorte qu'elle semblait toujours être de profil, sur le point de se tourner vers moi. Sans lâcher ma main, elle est parvenue à enlever ses chaussures, d'abord l'une, puis l'autre, sans bruit. Des pointes de pluie scintillaient sur son écharpe. Nos vies s'étaient tellement contractées que je ne me souvenais plus de la dernière fois qu'un étranger était entré chez nous ; la présence d'Ai-ming rendait tout étrange, comme si les murs s'étaient rapprochés de quelques centimètres pour mieux la voir. La veille au soir, nous avions enfin rangé les papiers et les carnets de Ba dans des boîtes que nous avions empilées sous la table. Et maintenant, sa surface me paraissait faussement nue. J'ai dégagé ma main et annoncé que j'allais mettre la valise dans sa chambre.

Ma lui a fait faire le tour de l'appartement. Je me suis repliée sur le canapé et j'ai fait mine de regarder la chaîne météo qui annonçait de la pluie pendant le reste de la semaine, le reste de l'année, le reste du siècle et jusqu'à la fin des temps. Leurs deux voix passaient l'une après l'autre comme des tramways, interrompues ici et là par le silence. L'intensité qui régnait dans l'appartement s'insinuait en moi, et j'avais l'impression que le sol était fait en papier, que partout des mots étaient écrits que je ne pouvais lire, et qu'un geste irréflecti aurait suffi à faire s'affaisser l'endroit au complet.

Nous avons mangé ensemble à la table. Ma avait enlevé la rallonge, transformant en cercle l'œuf qu'avait été sa surface. Elle a interrompu son radotage pour me décocher un regard qui voulait dire : *Arrête de la dévisager.*

De temps à autre, mon pied heurtait accidentellement une des boîtes sous la table, ce qui faisait sursauter Ai-ming.

– Ai-ming, es-tu incommodée par le froid ? s'est enquis

plaisamment Ma tout en m'ignorant. Pour ma part, je n'avais jamais connu l'hiver avant de venir au Canada.

– Il y a des hivers à Pékin, mais ça ne me déplaisait pas. En fait, j'ai grandi loin de là, dans le Sud, où il fait chaud et humide, alors quand nous avons déménagé à Pékin, le froid était pour moi une nouveauté.

– Je ne suis jamais allée dans la capitale, mais j'ai entendu dire que le vent y charrie la poussière des déserts de l'Ouest.

– C'est vrai, a confirmé Ai-ming en souriant. La poussière se glissait dans nos vêtements, nos cheveux et même notre nourriture.

Assise face à elle, je constatais qu'elle avait bel et bien dix-neuf ans. Ses yeux étaient bouffis et fatigués, et curieusement, ils me rappelaient le visage endeuillé de Ma. Parfois, je pense qu'il suffit d'un regard pour savoir qu'une personne est remplie de mots. Ces mots peuvent être retenus par la douleur ou la pudeur, ou encore par subterfuge. Peut-être que ce sont des mots en lame de couteau, qu'ils attendent de faire couler le sang. Je me sentais à la fois enfant et adulte. Je voulais qu'on nous laisse tranquilles, Ma et moi, mais, pour une raison inexplicable, je voulais aussi être proche d'elle.

– Quel est le *ming* dans *Ai-ming*? ai-je demandé en anglais, en assénant un coup de pied à une boîte pour plus d'effet. Est-ce que c'est le *ming* qui veut dire « comprendre », ou celui qui veut dire « destin »?

Elles m'ont dévisagée.

– Mange ton poulet, m'a ordonné Ma.

La fille m'examinait d'un air réjoui. Elle a tracé une forme dans les airs entre nous, 明. Le soleil et la lune mis ensemble pour créer la compréhension, ou la clarté. C'était un mot de tous les jours.

– Mes parents voulaient rendre le concept de *ai ming*. « Chérir la sagesse ». Mais tu as raison, il y a une ambiguïté là-dedans. L'idée de... hmmm, pas chérir le destin, pas exactement, mais l'accepter.

Reprenant son bol, elle a enfoncé le bout de ses baguettes dans la masse tendre du riz.

Ma lui a demandé si elle avait besoin de quelque chose, ou s'il y avait quelque chose qu'elle souhaitait faire.

Ai-ming a reposé son bol.

– Honnêtement, j'ai l'impression de ne pas avoir eu une bonne nuit de sommeil depuis longtemps. À Toronto, je n'arrivais pas à me reposer. Je devais déménager toutes les deux ou trois semaines.

– Déménager? a demandé Ma.

Ai-ming a frémi.

– Je pensais... J'avais peur de la police. Je craignais qu'ils me renvoient. Je ne sais pas si ma mère a pu tout vous raconter. Je l'espère. À Pékin, je n'ai rien fait de mal, rien de criminel, mais malgré ça... En Chine, ma tante et mon oncle m'ont aidée à partir et j'ai franchi la frontière du Kirghizistan puis... vous m'avez acheté un billet. Malgré tout, vous m'avez aidée. Je vous suis tellement reconnaissante, j'ai peur de ne jamais pouvoir vous remercier comme je le devrais. Je vous demande pardon, pour tout.

Ma a paru gênée.

– Là, a-t-elle dit, mange quelque chose.

Mais Ai-ming s'était transformée. Ses mains tremblaient si fort qu'elle n'arrivait plus à manipuler ses baguettes.

– Tous les jours, j'y reviens, je repense à tout ce qui s'est passé, mais je n'arrive toujours pas à comprendre comment je suis arrivée ici. C'est comme si j'étais une fugitive. À la maison, ma mère va mal. J'ai peur de dormir... Je rêve parfois que rien de tout ça n'est arrivé, mais alors, c'est le réveil qui devient un cauchemar. Si ma mère m'avait auprès d'elle, si seulement mon père était vivant, si seulement il n'avait pas... mais ce qui compte le plus, c'est que je fasse quelque chose de ma vie, parce qu'en ce moment je n'ai rien. Je n'ai même pas de passeport. J'ai peur d'utiliser celui que j'avais avant, il n'est pas... légal. Ce n'était pas le mien, mais je n'avais pas le choix. On m'a dit que si je parvenais à traverser la frontière américaine, je pourrais bénéficier de l'amnistie qu'on accorde aux étudiants chinois. Même si je n'ai rien, je vous rembourserai tout, je le jure. Je vous le promets.

– *Zhi nǚ*, a dit ma mère en se penchant vers elle.

Ces mots m'ont déconcertée. Ils signifiaient « fille de mon frère », mais Ma n'avait pas de frère.

– Je voulais m'occuper d'eux, mais tout a changé si vite. Tout est allé de travers.

– Tu n'as pas à te justifier. Nous formons une famille, et ce ne sont pas que des mots, m'entends-tu ? Ce sont bien plus que de simples mots.

– Je veux aussi vous offrir mes condoléances, a dit Ai-ming en blêmissant.

Ma mère et Ai-ming ont échangé un regard.

– Je te remercie, a dit Ma.

Tout en moi s'est tu devant ses yeux soudain remplis de larmes. Malgré tout ce que nous avons traversé, ma mère ne pleurait que rarement.

– Et mes condoléances à toi. Mon mari aimait beaucoup ton père.

Lors de son premier samedi de congé, Ma est allée en ville et elle est revenue avec des chaussettes, des pulls, une paire de chaussures d'hiver et un manteau. Au début, Ai-ming dormait beaucoup. Elle émergeait de la chambre de Ma hirsute, vêtue d'un de mes leggings et d'un vieux tee-shirt appartenant à Ma. Ai-ming avait peur de sortir, de sorte que plusieurs semaines se sont écoulées avant qu'elle ne porte les nouvelles chaussures. En revanche, elle portait le manteau tous les jours. L'après-midi, elle lisait beaucoup, installée à la table devant une pile de livres de mon père. Elle lisait les mains dans les poches et maintenait le livre ouvert au moyen d'un hachoir. Ses cheveux glissaient parfois devant elle et lui bloquaient la lumière. Elle les entortillait et coinçait la torsade sous le col de son pull.

Un soir, alors qu'elle était avec nous depuis près d'une semaine, elle a demandé à Ma de lui couper les cheveux. Je me souviens, c'était juste après Noël. Comme je n'avais pas d'école, je passais le plus clair de mon temps à manger des chocolats Turtles devant la télévision. Ma m'a ordonné de venir vaporiser de l'eau sur la crinière d'Ai-ming à l'aide d'une

bouteille en plastique, mais j'ai refusé, arguant qu'il ne fallait pas toucher à la chevelure de notre invitée.

Elles ont éclaté de rire. Ai-ming a expliqué qu'elle voulait un look moderne. Elles sont allées dans la cuisine pour étendre des journaux par terre. Ai-ming a retiré son manteau et grimpé sur un tabouret pour que ses cheveux puissent tomber librement dans les ciseaux de Ma. Je regardais un épisode de *L'Agence tous risques* et le sifflement froid des ciseaux, conjugué à leurs gloussements, m'empêchait de me concentrer. À la pause commerciale, je suis allée voir comment elles progressaient.

Ai-ming, les mains jointes comme en une prière, a roulé les yeux vers moi. Ma avait coupé près du tiers de sa chevelure, et les longues pointes mouillées gisaient sur le plancher telles des créatures marines massacrées.

– Oh, comment as-tu pu faire ça ?

Ma a brandi son arme.

– C'est ton tour, après, Fille.

– Ma-li, c'est presque le Nouvel An. Il est temps de se faire couper les cheveux.

Ai-ming avait du mal à prononcer « Marie », aussi avait-elle choisi sa variante chinoise qui, selon le dictionnaire, signifiait « minéral charmant ».

À ce moment, Ma a enlevé une autre bonne mèche de cheveux, qui a papillonné vers le sol comme si elle respirait encore.

– C'est le Nouvel An canadien. Au Canada, les gens ne se font pas couper les cheveux au Nouvel An. Ils boivent du champagne.

Chaque fois que Ma appuyait sur la gâchette du vaporisateur, une fine brume enveloppait Ai-ming, qui réagissait à cette fraîcheur en fermant très fort les yeux.

Elle se transformait devant moi. Même la pâleur de sa peau a commencé à sembler moins grave. Après lui avoir coupé les cheveux aux épaules, Ma a entrepris de lui façonner une frange qui lui traversait le front en diagonale, résolument chic. Elle était très, très belle. Ses yeux étaient sombres et limpides, et sa bouche était, comme disent les poètes, une rose sur sa

peau. Ses joues possédaient une rougeur qui ne s'y trouvait pas une heure auparavant, une couleur qui s'accroissait chaque fois que Ma la considérait pour examiner son œuvre. Elles m'avaient oubliée.

À mon retour dans l'autre pièce, le générique de *L'Agence tous risques* défilait. Je me suis affalée sur le canapé et j'ai ramené mes genoux contre ma poitrine. Des lumières festives brillaient à presque toutes les fenêtres, sauf à la nôtre, et j'ai eu le sentiment que notre appartement était surveillé par les occupants d'un ovni qui n'étaient pas sûrs s'ils devraient atterrir à Vancouver ou passer leur chemin. Les extraterrestres de mon vaisseau se demandaient : Est-ce qu'ils ont des boissons gazeuses ? Quelle sorte de nourriture mangent-ils ? Peut-être devrions-nous attendre et revenir au printemps. « Atterrissez, leur disais-je. Les gens ne sont pas faits pour flotter dans les airs. Quand on ne sent pas le poids de son corps, quand on ne perçoit pas la force de la gravité, on oublie qui on est ; on se perd sans même s'en rendre compte. »

Ai-ming lisait un des recueils de poésie bilingues de mon père. J'ai pris dans mes mains ce livre qui m'était familier, car je l'avais utilisé dans mes cours de calligraphie. Je l'ai feuilleté jusqu'à ce que j'arrive à un poème que je connaissais, dont mon père avait souligné les mots.

*Je vois petit à petit la nuit qui se retourne.
Un écho dans la maison ; je veux monter mais n'ose pas.
Une lueur derrière un voile ; je veux passer mais ne peux pas.
J'aurais trop mal de voir l'hirondelle sur son épingle à cheveux.
Trop honte de voir le phénix dans son miroir.
À l'aube, à Hengtang je rentre
Baissant comme le jour sur le joyau d'une bride.*

J'ai lu le poème deux fois puis j'ai refermé le livre. J'espérais que dans l'autre monde mon père fêtait lui aussi Noël et le Nouvel An, mais je craignais qu'il soit seul et, qu'à la différence d'Ai-ming, il n'ait pas encore trouvé de famille pour le protéger. Malgré la colère que j'éprouvais envers lui, malgré la

douleur qui ne me quittait pas, je ne pouvais m'empêcher de souhaiter son bonheur.

Il était bien entendu inévitable qu'Ai-ming découvre les boîtes sous la table. En janvier, je suis revenue de l'école pour trouver les papiers de mon père entièrement exposés, non pas parce qu'elle les avait déplacés, mais parce qu'elle avait poussé la table. Une des caisses avait été complètement vidée. Les journaux intimes de Ba, étalés sur la table, me rappelaient la pauvreté du marché aux puces de Vancouver. Pire encore : Ai-ming pouvait lire chaque caractère alors que moi, sa fille unique, j'étais incapable d'en déchiffrer une seule ligne.

Ai-ming était en train de préparer une salade de chou et elle avait râpé tellement de raifort que je me demandais s'il resterait de la place pour le chou.

Je lui ai dit que je n'étais pas certaine que mon estomac puisse supporter autant de raifort.

Elle a opiné distraitement, ajouté le chou et remué le tout avec ardeur. Les ingrédients bondissaient en l'air puis pleuvaient dans le bol. Ai-ming portait le tablier de Ma sur lequel était écrit *Canada: The world next door* avec son manteau d'hiver en dessous.

Elle s'est approchée de la table.

– J'ai rencontré ton père une fois, quand j'étais toute petite.

Je suis restée où j'étais. Ai-ming et moi n'avions jamais parlé de Ba. Qu'elle ait pu le connaître sans jamais songer à me le dire m'a remplie d'une déception si intense que j'avais peine à respirer.

– Cet après-midi, j'ai commencé à regarder dans les boîtes. Ce sont les affaires de ton père, n'est-ce pas ? Je sais que j'aurais dû vous demander la permission, bien sûr, mais il y avait tellement de carnets...

J'ai répondu sans la regarder :

– Mon père est arrivé au Canada en 1979. Ça représente dix ans de papiers. Toute une vie. Il ne nous a presque rien laissé.

– Je l'ai baptisée la salle des *zá jì*. Les choses qui n'ont pas leur place. Les objets disparates.

Pour apaiser le tremblement qui s'était emparé de ma poitrine et qui gagnait maintenant mes membres, je répétais dans ma tête les mots qu'Ai-ming avait employés, que je n'avais jamais entendus. *Zá jì.*

– Tu comprends? Les choses qu'on ne dit jamais à voix haute finissent par aboutir ici, dans des journaux intimes et des carnets, dans des espaces privés. Quand on les découvre enfin, il est trop tard.

Ai-ming serrait un calepin dans sa main. Je l'ai tout de suite reconnu : il était long et étroit, comme une porte miniature ; sa reliure de coton était lâche. *Le Livre des traces.*

– Alors tu l'as déjà vu?

Comme je ne répondais toujours pas, elle m'a souri tristement.

– C'est la calligraphie de mon père. Tu vois? Sa main est si naturelle, si élégante... Il écrivait toujours avec application, même si l'idéogramme était facile. C'était dans sa nature d'être attentif.

Elle a ouvert le carnet. Les mots semblaient flotter à la surface des pages et bouger par eux-mêmes. J'ai reculé. Elle n'avait pas besoin de me montrer, je savais déjà à quoi cela ressemblait.

– Moi aussi, j'ai mon *zá jì*, a-t-elle poursuivi. Mais il est éparpillé partout, maintenant, et je ne sais plus comment le contenir. Sais-tu pour quelle raison nous gardons des traces, Ma-li? Il doit y en avoir une, mais à quoi cela peut-il bien servir de conserver des choses aussi insignifiantes? Mon père était un grand compositeur, un grand musicien, mais il a renoncé à son talent pour me protéger. C'était une personne droite et sincère, et même ton père voulait garder une partie de lui. Même ton père l'aimait. Mais ils l'ont laissé mourir. Ils l'ont tué comme s'il était un animal. Quelqu'un pourra-t-il un jour réussir à m'expliquer une chose pareille? Si mon père était encore vivant, je ne serais pas ici. Je ne serais pas toute seule. Et ton père, il n'aurait pas... Oh, Ma-li, je suis désolée. Je suis tellement désolée.

Ai-ming a alors fait quelque chose que je ne l'avais pas vue

faire depuis qu'elle était arrivée, un mois auparavant. Non seulement elle s'est mise à sangloter, mais elle était si chavirée qu'elle ne s'est même pas retournée, elle ne s'est pas caché le visage. Le son me troublait profondément, une lamentation grave qui démantelait tout. J'ai cru qu'elle disait : «Aidez-moi, aidez-moi.» J'avais peur de la toucher, peur que sa douleur se déploie dans mon corps et devienne mienne à jamais. Je n'aurais pas pu le supporter. Je me suis détournée d'elle, je suis allée dans ma chambre et j'ai fermé la porte.

La pièce me paraissait exiguë. Une famille, ai-je murmuré pour moi-même, est un écrin précieux qu'on ne peut ouvrir et refermer à notre guise, selon le bon vouloir de Ma. Sur ma commode, la photographie de Ba me fendait le cœur. En fait, ce n'était pas sa photo, mais l'émotion qu'elle suscitait, ce sentiment cuisant qui transformait tout en amertume, même mon amour pour Ma et Ai-ming. Je voulais jeter la photo par terre mais j'avais peur qu'elle soit réelle, qu'elle contienne véritablement mon père, et je craignais que si je la brisais il ne pourrait jamais revenir. La pluie martelait mes pensées. Elle changeait et glissait sur la vitre, et toutes ces rigoles qui enflaient et rétrécissaient, qui s'unissaient et frissonnaient, commençaient à me dérouter, à m'hypnotiser. Étais-je si insignifiante que cela ? Pourrais-je un jour changer quoi que ce soit ? Je me suis tout à coup rappelé l'odeur de mon père, douce comme un feuillage jeune, comme de l'herbe fraîchement coupée, la senteur de son savon. Sa voix, avec sa syntaxe bizarrement soutenue : « Qu'est-ce que Fille souhaite dire à Père ? Pourquoi Fille pleure-t-elle ? » Sa voix pareille à nulle autre en ce monde.

À mon corps défendant, je me suis souvenue d'avoir entendu Ma raconter que Ba ne possédait presque plus rien quand on l'avait trouvé. Elle parlait à un ami de Hong Kong au téléphone. Elle disait que la valise de mon père, pleine à son départ, était vide. Il s'était débarrassé de tout, y compris de son alliance, de son lecteur CD portatif et de sa musique. Il n'avait même pas de photo de nous. L'unique lettre qu'il avait

laissée n'était pas un adieu. Elle disait seulement qu'il avait des dettes qu'il ne pouvait payer, des échecs qu'il ne pouvait supporter, et qu'il souhaitait être enterré à Hong Kong, à la frontière de la Chine. Il disait qu'il nous aimait.

Chaque année, mon père nous emmenait à un concert de l'orchestre symphonique. Nous n'avions jamais de bonnes places, mais Ba soutenait que cela n'avait aucune importance, que ce qui comptait était d'être là, d'exister dans la pièce pendant que la musique, si ancienne soit-elle, était renouvelée. La vie était remplie d'obstacles, me disait-il souvent, et nul ne pouvait être assuré que, dans un jour ou dans un an, les choses seraient les mêmes. Il m'avait raconté que, quand il était jeune, son père adoptif, le Professeur, l'avait emmené à un concert de l'Orchestre symphonique de Shanghai et que l'expérience l'avait transformé à jamais. En lui, des murs dont il n'avait jamais soupçonné l'existence s'étaient subitement révélés.

– Je savais que j'étais destiné à mener une vie différente.

Une fois qu'il avait eu pris conscience de ces murs, il n'avait cessé de chercher un moyen de les abattre.

– Quels murs ? avais-je demandé.

– *Ming*, avait-il répondu. Le destin.

Ce n'est que plus tard, en cherchant à nouveau le mot dans le dictionnaire, que j'ai appris que *ming* 命 signifiait en effet « destin », mais aussi « vie ».

Des coups à la porte m'ont ramenée à la pluie, à la pièce, et à moi-même.

– Ma-li, a commencé Ai-ming, assise au pied de mon lit.

Elle avait allumé ma lampe de bureau, et ressemblait à une ombre pâle que j'aurais projetée.

– Je n'aurais pas dû lire les journaux intimes de ton père. Voilà ce que je voulais te dire. Je suis vraiment désolée, Ma-li. Pardonne-moi.

Le silence s'est intensifié. J'étais assise sur mes oreillers, aussi loin d'elle que possible.

– Je suis une personne profondément craintive, a-t-elle murmuré.

– Qu'est-ce qui te fait peur?

– Que ta mère me demande de partir. Je ne pourrais pas survivre toute seule, cette fois. Je sais que je n'y arriverais pas.

La honte est montée en moi. Inexplicablement, ses mots me rappelaient Ba.

– Tu fais partie de la famille, Ma l'a dit.

– C'est juste que nos vies sont embrouillées, Ma-li. Et il y a ce... chagrin entre ta famille et la mienne.

J'ai opiné, comme si je comprenais.

– Mon père adorait la musique, comme le tien, a-t-elle poursuivi. Il a enseigné au conservatoire de Shanghai. C'était avant ma naissance.

– Qu'est-ce qu'il a fait, après?

– Il a travaillé dans des usines pendant vingt ans. Au début, il fabriquait des caisses de bois, puis des radios.

– Je ne comprends pas. Pourquoi faire ça s'il aimait la musique?

La pluie tombait si fort qu'elle heurtait la fenêtre comme des éclisses d'argent. Sans prévenir, l'image de Ma m'est apparue. Elle attendait à l'arrêt d'autobus, le manteau collé au corps, le vent et l'humidité lui glaçant les os.

– J'ai rencontré ton père, a dit Ai-ming en éludant ma question. Quand j'étais petite, Jiang Kai est venu dans mon village. Mon père était très heureux de le revoir après tant d'années. C'était en 1977, le président Mao était mort et c'était le début d'une ère nouvelle. Même si les choses changeaient, mon père se gardait de trop montrer ses émotions. Mais je voyais à quel point la visite de Jiang Kai était importante pour lui, et c'est pour ça que je m'en suis toujours souvenue. Puis, après la mort de mon père, Jiang Kai nous a appelés. Ton Ba était à Hong Kong. Je lui ai parlé au téléphone.

– Ai-ming, je ne veux pas que tu me parles de mon Ba. Je ne veux jamais, jamais plus entendre son nom.

– Hmmmm.

Elle a fourré ses mains dans les poches de son manteau pour les en retirer aussitôt.

– Pourquoi as-tu toujours si froid!? ai-je demandé, perplexe.

Elle tapait des mains pour les réchauffer.

– J'ai quitté Pékin en hiver et je crois que le froid est resté pris dans mes os, parce que je ne parviens plus à me réchauffer. Ma mère et ma grand-mère m'ont aidée à quitter la Chine. Elles avaient peur parce que... je n'arrivais pas à faire semblant. Je n'arrivais pas à faire comme si rien n'avait changé.

Elle s'est encore enfoncée dans son manteau. Elle paraissait terriblement jeune et seule.

– Ta mère te manque beaucoup, n'est-ce pas ?

Ai-ming a acquiescé.

Un déclic s'est soudain fait dans ma tête. J'ai sauté du lit et je suis sortie de la chambre. Le carnet avec l'écriture de son père, le *Livre des traces*, a été facile à trouver. Je l'ai pris, sachant que cela lui ferait plaisir. Mais quand je le lui ai tendu, elle m'a ignorée. J'ai insisté.

– Ma dit que c'est une grande aventure, avec quelqu'un qui part pour l'Amérique, et un autre qui va dans le désert. Elle dit que la personne qui l'a recopié est un maître de la calligraphie.

Ai-ming a émergé de son manteau.

– C'est vrai que mon père avait une écriture remarquable, mais ce n'était pas un maître. Et, de toute façon, le *Livre des traces* est peut-être beau, mais ce n'est qu'un livre. Ce n'est pas réel.

– Ça ne fait rien. Si tu me le lis, mon chinois va s'améliorer. Ça, c'est bien réel.

Elle a souri, tourné les pages pendant un moment puis reposé le carnet sur le couvre-lit, qui était devenu une sorte de terrain neutre entre nous.

– Ce n'est pas une bonne idée, a-t-elle dit. C'est le chapitre XVII. Ça ne sert à rien de commencer à la moitié, surtout si c'est le seul chapitre que tu as.

– Tu peux me résumer les seize premiers. Je suis sûre que tu les connais.

– Impossible !

Mais elle riait.

– C'est exactement comme ça que je m'y prenais pour

convaincre ma grand-mère de faire des choses qu'elle n'avait aucune envie de faire.

– Et ça marchait ?

– Parfois.

Je me suis enveloppée dans la couverture, comme si la question était réglée.

– Avant que tu te mettes à l'aise, a dit Ai-ming, il faut que tu saches que ma grand-mère était connue sous le nom de Grande Mère Couteau.

– Ce n'est pas un vrai nom !

– Dans cette histoire, tous les noms sont vrais, a-t-elle déclaré en inclinant la tête d'un air malicieux. Ou devrais-je dire Fille ? Ou Ma-li ? Ou Li-ling ? Quel est ton *vrai* nom ?

– Ils sont tous vrais.

Tout en prononçant ces mots, le doute m'a assailli ; j'ai commencé à me questionner, à craindre que chaque nom se mette à prendre trop de place et devienne un être à part entière, et que je finisse moi-même par disparaître.

Troublée, je me suis roulée en boule dans l'espace vide entre nous. Ai-ming continuait de tourner les pages du carnet. Je lui ai demandé de me décrire Grande Mère Couteau. Ai-ming m'a caressé les cheveux en réfléchissant. Puis, elle a dit que tout chez Mère Couteau était à la fois grand et petit : de longs sourcils surplombant des yeux étroits, un petit nez et de grosses joues, des épaules comme des crêtes de collines. Depuis sa tendre enfance, Grande Mère Couteau se frisait les cheveux ; une fois vieille, ses boucles étaient si fines et si minces qu'elles semblaient tissées d'air. Mère Couteau avait un rire de choucas, un caractère de cochon et une voix tonitruante, et même enfant, personne n'osait la prendre à la légère.

J'ai fermé les yeux, et Ai-ming a mis le calepin de côté.

Dans les salons de thé et les restaurants, racontait-elle, Grande Mère Couteau et sa jeune sœur Vrille chantaient des harmonies si envoûtantes que les problèmes, grands et petits, se volatilisaient dans le sortilège de leurs voix. Elles voya-geaient de village en village, se produisant sur des scènes de

fortune, leurs cheveux noirs illuminés de fleurs ou de rangs de sapèques. Les grands récits tels qu'*Au bord de l'eau* ou *Wu Song tue le tigre* comptaient parfois cent chapitres, et les vieux conteurs savaient les faire durer des mois, des années, même. Le public ne pouvait résister; fidèlement, il revenait, impatient d'entendre l'épisode suivant. C'était une époque de chaos, de bombes et d'inondations, où les chansons d'amour coulaient des radios et sourdaient dans les rues. La musique accompagnait les mariages, les naissances, les rituels, le travail, les défilés, l'ennui, les affrontements et la mort; la musique et les histoires, même en des temps comme ceux-là, étaient des refuges, des passeports, partout.

À l'époque, un village pouvait changer de mains toutes les deux ou trois semaines, un jour dans celles des communistes, l'autre dans celles des nationalistes, et le lendemain, des Japonais. Il était si facile de prendre son frère pour un traître ou sa bien-aimée pour une ennemie, de s'inquiéter d'être soi-même né au mauvais moment de l'histoire... Mais dans les salons de thé, tout le monde pouvait partager quelques chansons; tout le monde pouvait lever son verre de vin et trinquer à la validité et à la continuité de l'amour.

«Les gens savaient que la famille et les liens du sang étaient réels, racontait Mère Couteau. Ils savaient que la vie ordinaire avait déjà existé. Mais personne ne pouvait leur dire pourquoi, du jour au lendemain et sans raison valable, tout ce qui leur était cher avait été réduit en poussière.»

Elle avait dix-huit ans lorsqu'elle avait baptisé son nouveau-né Pinson, un prénom humble, rarement utilisé pour les garçons. Le petit pinson était un oiseau si commun que dieux et hommes, idéalistes et voleurs, communistes et nationalistes, passeraient à côté de lui sans s'arrêter. Paisible, le pinson ne pesait rien, parce qu'il n'avait pas de bagage à transporter, pas de message à livrer.

Pendant toute son enfance, Pinson se réveillait en sursaut dans de petites villes. Les clients ivres des salons de thé beuglaient à côté de sa mère et de sa tante, les hommes tonnait

comme des trombones, les femmes trillant comme des flûtes. À cinq ans, il gagnait sa pitance en interprétant *Complainte sous la pluie froide* ou *Un lieu lointain*, des ballades si émouvantes que même ceux qui n'avaient que des miettes dans les poches s'efforçaient de lui donner quelque chose à manger, une bouchée de navet, une croûte de pain ou même une bouffée de leurs longues pipes à tabac.

«Voilà notre petit pinson des arbres (ou pinson fauve, ou pinson sauterelle, ou pinson vespéral) ; viens donc picorer nos cœurs», disaient les grands-mères.

Une fois, dans le chaos, ils croisèrent une troupe de musiciens aveugles dans un village abandonné. Ils marchaient, main à l'épaule, épaule à la main, guidés par une fille à peine âgée de huit ou neuf ans qui avait toujours la vue. Pinson demanda à sa mère comment les musiciens, qui avançaient en tanguant comme une corde dans la poussière, faisaient pour se cacher quand les avions de guerre passaient en mitraillant maisons et refuges, arbres et rivières.

– Leurs jours sont comptés, rétorqua Mère Couteau. Une seule main peut-elle couvrir le ciel ?

C'était vrai. Année après année, les routes se creusaient de cratères et s'effondraient ; des bourgades entières disparaissaient, broyées dans la boue, ne laissant derrière que des déchets, des chiens et l'odeur putride et écœurante des cadavres que l'on comptait par centaines, par milliers, puis par millions. Et pourtant, les paroles de dix mille chansons («Toi et moi sommes à jamais séparés par une rivière / ma vie et mes pensées voguent dans deux directions...») prenaient toute la place dans la mémoire de Pinson, si bien qu'une fois adulte il ne garda que de rares souvenirs de la guerre. Seule cette troupe de musiciens aveugles ne pouvait s'effacer. Une fois au début de la guerre puis, invraisemblablement, vers la fin, ils étaient apparus. Avec la fille maintenant adolescente, ils avaient surgi de nulle part pour disparaître vers nulle part, comme un ruban glissant inlassablement entre les bâtiments, leurs instruments chantant dans leur sillage. Existaient-ils vraiment ? Lui, Mère Couteau et Vrille avaient-ils, sans s'en rendre compte, trouvé

comme eux une façon de survivre en devenant complètement invisibles ?

C'était en 1949, et la guerre civile tirait lentement à sa fin. Ils se trouvaient dans une ville située au bord d'une grande rivière et, dehors, la glace fondait avec fracas, comme si tous les os de Chine craquaient à l'unisson. À un moment, entre deux chansons, le visage de Mère Couteau apparut, large, doux et à l'envers, pour regarder sous la table.

Elle donna à Pinson un bonbon au sirop de poire.

– Pour que ta voix reste sucrée, chuchota-t-elle. Souviens-toi de ce que je te dis : la musique est le grand amour du Peuple. Si nous chantons une belle chanson, si nous nous rappelons chaque mot, le Peuple ne nous abandonnera jamais. Sans musiciens, la vie ne serait que solitude.

Pinson savait ce qu'était la solitude. C'était le petit corps de son cousin enveloppé d'un drap blanc. C'était l'homme sur le trottoir, si vieux qu'il n'avait pas pu s'enfuir quand les rouges étaient venus ; c'était l'enfant soldat dont la tête décapitée reposait sur les portes de la ville, ramollie et déformée par le soleil.

Dans l'attente, Pinson peaufinait son répertoire musical, chantant pour lui-même : « Ma jeunesse s'est enfuie comme l'oiseau s'envole... »

Des mois plus tard, quand le président Mao se hissa au sommet de la porte de la place Tian'anmen, des cris de joie éclatèrent sur les ondes. La radio transportait la voix mélodieuse du président dans les rues, les maisons, et même sous les tables où Pinson avait le sentiment d'avoir attendu une éternité. Elle proclamait un nouveau départ, une société communiste et la naissance de la République populaire de Chine. Ces paroles, comme des filaments, s'enroulaient autour de chaque chaise, poignet et assiette, autour de chaque chariot et de chaque personne, et soulevaient toutes ces vies vers un ordre nouveau. La guerre était finie. Sa mère l'entraîna au grand air et l'étreignit si fort qu'il n'arrivait plus à respirer ; elle pleura et lui donna tellement de bonbons que la tête se mit à lui tourner. Dès le lendemain matin, ils reprirent une fois de plus la route pour rentrer à Shanghai.

Après avoir disparu pendant des années, le père de Pinson réapparut sous les traits d'un héros révolutionnaire. Bâti comme une armoire à glace, Ba Luth était rond et grand, il avait les mains larges, les pieds épais, et d'étonnants sourcils triangulaires. Une cigarette Cheval volant était perpétuellement coincée entre ses lèvres charnues. Mais les douces mèches ondulées d'un noir de jais que Mère Couteau avait décrites à Pinson s'étaient volatilisées; l'énorme crâne chauve de son père luisait comme la lune.

Lors de leur première rencontre, il cueillit Pinson au sol et le lança au-dessus de sa tête.

– Je n'étais qu'un livre de zéros quand je suis devenu membre du Parti, tonna Ba Luth.

Pinson s'efforça de ne pas vomir. Il avait toujours été fluët, et cette minceur avait convaincu son père que Pinson était encore un petit garçon.

– J'étais un bon à rien! renchérit son père d'un ton bizarrement triomphant. Mais notre Parti suprême m'a brisé pour me reconstituer ensuite. Je suis né une seconde fois, dans le sang de mes frères de l'Armée populaire de libération! Longue vie au Parti communiste! Longue vie au président Mao Zedong, le Soleil rouge, la Grande Étoile qui sauve le peuple!

Toujours dans les airs, Pinson considérait son père avec une dévotion douloureuse, vertigineuse.

Le Parti les gratifia d'une maison traditionnelle dans une ruelle, non loin du conservatoire de musique de Shanghai. Avec deux étages, une cour intérieure et de spacieuses ailes latérales, elle était assez grande pour loger cinq familles. Toutefois, malgré une grave pénurie de logements, seules deux autres personnes partageaient la cour: un couple du nom de Ma, qui avait perdu ses trois fils dans les combats. Avec Ba Luth, ils peignirent les mots *En tout, faisons confiance au Parti* sur le mur de brique commun tandis que leurs pieds battaient un rythme compliqué.

Mère Couteau était la seule qui n'avait pas le cœur à la

musique. Ici, dans la ville de son enfance, elle se prenait à rêver de ses parents décédés, de ses frères disparus, du mari et du fils que Vrille avait perdus, et s'imaginait que, comme Ba Luth, ils réapparaîtraient par miracle. Elle perdait la vue d'un œil («À force de te regarder», disait-elle à son mari) et réalisait que sa jeunesse, ces années de catastrophe et de fuite, cette course au bord d'un précipice, était révolue. Envolées, peines et peurs accablantes, tout comme s'était envolée son indépendance. Elle craignait de ne pas savoir comment vivre en paix.

Pire encore : elle s'était Dieu sait comment retrouvée mariée au roi des slogans. Tout était idéologique, avec cet homme. Ba Luth exigeait que ses chaussures soient faites d'humble paille plutôt que de toile ordinaire et, en plus d'apprendre par cœur le babillard communautaire, il lisait le *Jiefang* religieusement, les bras grands ouverts comme pour embrasser les paroles du président Mao. Le Grand Timonier, l'informa un matin son mari, avait décrété que l'amour n'était pas une excuse pour taire une critique.

– Quand t'ai-je craché le mot *amour*? répliqua-t-elle. Vous, les communistes, vous prenez des vessies pour des lanternes.

Ulcéré, son mari brandit sa cigarette vers elle.

– Si tu m'avais vu au quartier général, tu saurais à quel point mes camarades me respectaient!

– Toutes mes excuses! J'étais occupée à trimballer ton fils sur mon dos. J'ai marché cinq mille li dans l'espoir de tomber sur ta grosse pomme! Et où étais-tu pendant ce temps? Au «quartier général», en train de jouer du piano et de danser la polka. Espèce de melon! Qui de nous deux est le vrai héros révolutionnaire?

Il ne la prenait pas au sérieux. Elle n'en avait cure. L'incompatibilité de leur amour la faisait se sentir vide, comme si le monde s'était finalement révélé plat. En l'honneur du statut de héros de son mari, Grande Mère Couteau avait été affectée à un excellent poste administratif à la Compagnie de fils électriques numéro 2 de Shanghai. Les réunions politiques biquotidiennes étaient si pénibles, si interminables que l'envie lui prenait d'enfoncer ses doigts dans les prises de courant.

Pinson avait alors onze ans, et les querelles de ses parents lui passaient au-dessus de la tête avec la même légèreté que le sifflement du vent. En plus de ses devoirs, il recevait de Ba Luth des leçons de théorie musicale et de jianpu, un système de notation utilisant des chiffres, des lignes et des points que Pinson avait découverts à l'âge de trois ans, bien avant que toute autre forme d'écriture n'entre dans sa vie. Son père affirmait que la notation jianpu était accessible à tout le



monde, et que même la plus humble fille du plus humble paysan pouvait la déchiffrer. Les nombres avaient le pouvoir de décrire un autre monde. Pendant que son père boudait et que sa mère criait, Pinson se balançait à son pupitre, chantant encore et encore la musique grisante qu'il avait devant lui, le morceau qu'il interpréterait à son audition d'entrée au conservatoire de musique de Shanghai. Ses cheveux semblaient papillonner comme autant d'ails. La partition que son père lui avait demandé d'apprendre était le *Concerto pour violon en la mineur* de Bach, arrangé pour le violon chinois à deux cordes, l'erhu.

2

En février, cela ne faisait que deux mois qu'Ai-ming était avec nous, mais on aurait dit qu'elle avait toujours été là. Un soir, on a diffusé la *Symphonie n° 5* de Chostakovitch à la radio. Au milieu du troisième mouvement, Ai-ming s'est assise pour fixer les haut-parleurs comme si elle devisageait quelqu'un qu'elle connaissait. Même moi, malgré mon jeune âge, j'étais ébranlée par la musique et les émotions qu'elle traduisait. Ou peut-être est-ce le recul qui me donne cette impression, car plus tard, grâce au *Livre des traces*, j'ai appris que Chostakovitch

avait écrit cette symphonie en 1937, au plus fort de la terreur stalinienne, au cours de laquelle plus d'un demi-million de personnes furent exécutées, dont certains de ses amis proches. Soumis à une pression terrible, le compositeur avait créé le troisième mouvement, un *largo* qui émouvait son public aux larmes, réitérant puis démantelant le thème du premier mouvement. Ce qui avait d'abord semblé simple et familier, voire quelconque, était renversé puis reconfiguré pour créer une autre dimension. Le premier mouvement avait été un leurre. À l'intérieur, il y avait des idées, des identités cachées dans l'attente d'être entendues ; elles n'avaient jamais été effacées.

Je faisais la vaisselle quand le mouvement a commencé. Lorsqu'il s'est conclu, elle était toujours sale, j'avais la peau des mains plissée et les doigts posés sur la lame dentelée d'un couteau.

– Quand j'étais petite, a dit Ai-ming en se levant, la radio ne diffusait que dix-huit morceaux approuvés. Rien d'autre. Nous les appelions les *yángbǎxì*, les opéras révolutionnaires. Mais souvent, Ma-li, je surprénais mon père à écouter de la musique illégale.

Son père, le pinson.

– Écouter comme un oiseau ? ai-je demandé, immergée dans l'histoire qui faisait maintenant partie de notre quotidien.

Sans prévenir, elle a chanté quelques notes, et la musique, aussi naturelle que sa respiration, renfermait à la fois douleur et dignité. On aurait dit qu'elle se dilatait à l'intérieur de mes pensées au moment même où elle disparaissait ; elle était si intime, si vivante que j'avais le sentiment de la connaître depuis toujours. Je lui ai demandé si c'était Chostakovitch. Elle a souri en me disant que non. Cet air, m'a-t-elle révélé, était tiré de la dernière composition de son père.

– Pinson était comme ça, il voulait exister à travers la musique. Quand j'étais petite, il faisait jouer ses disques cachés seulement la nuit, jamais le jour. Dans le village où j'ai grandi, le ciel nocturne semblait éternel.

– Mais Ai-ming, comment de la musique peut-elle être illégale ?